



XLIX

✱ Une nuit de Pâques sous Néron

C'était un soir d'avril, dans la campagne romaine. La nature, au déclin du jour, avait une sérénité et une grâce toutes divines. Là-bas, très loin, le cirque* immense des montagnes sabinnes fermait l'horizon comme par un collier de prodigieuses améthystes*, que les rayons du soleil couchant baignaient de lueurs d'or et de pourpre. Ici, le long de la via Appia, des touffes de boutons-d'or et d'iris faisaient aux vieux tombeaux consulaires une parure riante. La brise de mer secouait la neige des amandiers et des cerisiers et les blancs flocons retombaient en pluie embaumée sur les fronts de marbre, les têtes augustes* et mornes* alignées le long de l'avenue funéraire*.

Çà et là, dans les buissons, entre les sombres panaches des cyprès, peu à peu s'endormait le doux gazouillement des nids; de longues files d'hirondelles, venues du côté de Naples, couraient dans l'azur pâle et s'abattaient sur la crête des aqueducs* antiques. Les tours, les coupoles et les hauts remparts de Rome semblaient vibrer sous un voile de vapeurs lumineuses. Une paix sacrée descendait du ciel sur la terre.

A cette heure, deux cavaliers s'acheminaient lentement vers Rome par la via Appia. L'un d'eux était un personnage de figure grave et triste, d'un âge avancé, dont le costume et l'aspect dénonçaient un patricien* de haut rang, pro-

consul* ou légat* de l'empereur, plutôt qu'un capitaine. L'autre, jeune, de tournure plus militaire, escortait, avec un air de familiarité respectueuse, le magistrat solennel.

Le visage de ce dernier, par le sillon creusé entre les sourcils, la lassitude habituelle du regard, le pli amer de la bouche, témoignait d'une souffrance de l'âme, peut-être d'un re-



DEUX CAVALIERS S'ACHEMINAIENT LENTEMENT VERS LA VIA APPIA

mords ou d'un deuil que le temps avait pu affaiblir, mais ne devait jamais effacer.

Cinq ou six esclaves à cheval suivaient à une courte distance les deux cavaliers.

Comme ils apercevaient distinctement ouverte dans le rempart séculaire, la porte Capène :

— Mon oncle, dit le jeune homme, voyez-vous tout ce monde qui rôde à travers champs, ces gens qui vont isolément et se dirigent vers le ravin creusé dans le désert, à notre gauche? Conspire-t-on déjà contre César Néron, selon la coutume des empires sagement organisés?

— Tais-toi, étourdi, répliqua le patricien. Les esclaves

Dignindach